

Nouvelles publications allemandes concernant la guerre

Autor(en): **Combe, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): - **(1926)**

Heft 8

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-760024>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nouvelles publications allemandes concernant la guerre

Par Ed. Combe.

Il faut admirer la patience et la conscience avec lesquelles, en Allemagne, on procède à la publication rationnelle des documents qui serviront à l'histoire définitive de la guerre. Sans doute cette publication est-elle, en un sens, tendancieuse; car elle vise toujours plus ou moins à innocenter l'Allemagne, à fournir des armes à ses avocats. Mais on ne peut dire qu'elle soit déloyale, car la présentation des documents est toujours extrêmement scrupuleuse et leur classement clair et logique; et si les éditeurs, dans leurs commentaires, en tirent parfois des conclusions discutables, ces mêmes documents fournissent d'autre part une base solide à ceux qui contestent les conclusions et leur en opposent de différentes.

Je viens de lire les cinq volumes que publie M. Friedrich Stieve sous le titre *Iswolski und der Weltkrieg*. Quatre de ces volumes ont été publiés pour le compte du ministère allemand des affaires étrangères et ne contiennent que des lettres et télégrammes, la plupart retrouvés dans les archives russes et publiés par le gouvernement bolchéviste, quelques-uns puisés à d'autres sources. Le premier volume contient la correspondance depuis l'arrivée d'Iswolski à l'ambassade de Paris jusqu'à la fin de la crise marocaine; le second, tout ce qui touche la guerre de Tripoli et la première guerre balkanique; le troisième, ce qui concerne la deuxième et la troisième guerres balkaniques; le quatrième, la correspondance depuis la fin des troubles balkaniques jusqu'au meurtre de Serajewo.

Toute cette correspondance est traduite en allemand et ordonnée chronologiquement de telle sorte qu'on croit lire un de ces romans comme en écrivaient Rousseau et Mme. de Staël. La série est si serrée et si complète qu'elle permet de suivre très exactement les événements, mais naturellement vus d'un angle donné, toujours le même. Dans la correspondance sont en outre intercalés des documents diplomatiques inédits du plus haut intérêt.

Il faut toutefois beaucoup de loisirs et passablement de patience pour lire ces quatre volumes. Aussi l'auteur les a-t-il fait suivre d'un cinquième dans lequel il les résume et les commente, se référant chemin faisant aux lettres des volumes précédents, désignées par leur numéro d'ordre. Les cinq volumes sont publiés cartonnés et forment une collection de belle

apparence¹). Les quatre premiers portent la mention : « Im Auftrag des deutschen Auswärtigen Amtes »; le cinquième a comme sous-titre : « Auf Grund der neuen Aktenpublikation des deutschen Auswärtigen Amtes. » C'est dire que si les quatre premiers ne produisent que des textes authentiques sans commentaires, soit des « sources » de la plus haute valeur, le cinquième est l'expression de la pensée de M. Friedrich Stieve et nous donne les conclusions que lui a suggérées son long et patient travail d'éditeur. Le livre est divisé en tranches : La carrière d'Iswolski jusqu'à sa nomination à l'ambassade de Paris; l'année 1911 (entre l'affaire marocaine et la première guerre balkanique); Iswolski et Poincaré; la première guerre balkanique; la suite des troubles dans les Balkans; vers la guerre mondiale; conclusions. Suivent un certain nombre d'annexes qui n'avaient pas trouvé place dans la correspondance.

Les commentaires de l'auteur peuvent être admis comme l'expression d'une conviction sincère. Ils illustrent d'autre part de façon frappante l'incapacité de la plupart des Allemands, même les plus impartiaux, à voir tous les côtés d'une question, et en particulier à voir leur pays comme les autres le voient. Dans la correspondance d'Iswolski et de Poincaré, Stieve n'a vu qu'une chose : ces hommes ont prévu la guerre, ils y ont cru et en conséquence ils s'y sont préparés; d'où il conclut comme chose évidente qu'ils l'ont voulue et désirée, probablement même provoquée. Il ne fait aucune différence entre le cas d'Iswolski et celui de Poincaré, lesquels sont pourtant essentiellement différents. Il semble enfin à le lire que la question soit unilatérale et que seuls Iswolski et Poincaré aient joué un rôle actif, alors que les puissances centrales auraient conservé une attitude purement passive, ce qui, *a priori*, doit pourtant paraître bien extraordinaire à tout juge non prévenu. Enfin, s'appuyant sur le fait incontestable du fameux « encerclement » de l'Allemagne, il en tire la conclusion qu'il s'agit là d'une mesure agressive alors qu'*a priori* il est tout aussi logique d'admettre des préoccupations défensives.

Mais surtout, Stieve semble complètement incapable de comprendre le sentiment de l'Europe à l'égard de l'Allemagne dans les années qui ont précédé la guerre. Il n'est pas le seul; presque tous les Allemands sont dans son cas; presque tous ont éprouvé une véritable stupéfaction en constatant, lors du déchainement du conflit, que l'immense majorité des sympathies mondiales se rangeaient du côté des adversaires des puissances centrales.

¹) Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte, Berlin.

Quoi de plus facile à comprendre, cependant ? Le sentiment dominant chez tous les voisins de l'Allemagne était la peur. Peur d'une force d'expansion irrésistible s'appuyant sur une puissance militaire formidable. La seule exception était sans doute la Russie, parce que la force latente était là tout aussi grande sinon plus, et que cette force aveugle était tout entière concentrée en quelques mains. Chez les autres peuples, la crainte s'augmentait du fait que le peuple allemand, beaucoup plus intelligent, actif et conscient que le peuple russe, n'était pourtant à aucun degré maître de ses destinées et paraissait tout-à-fait consentant à laisser celles-ci aux mains d'un autocrate qui n'inspirait à l'étranger aucune confiance, bien au contraire !

La poussée des forces aveugles s'exerçant, comme on sait, d'orient en occident, le cas de la Russie devait être très différent de celui de la France, ce dont Stieve ne tient aucun compte. L'Allemagne avait des raisons de se garder du côté russe, mais la France en avait de bien plus fortes de se garder du côté allemand. C'est la peur de la Triple Alliance qui a poussé la France dans les bras de la Russie ; mais il est vraisemblable que l'alliance franco-russe ne fût jamais devenue la Triple Entente si l'Allemagne ne s'était appliquée à rapprocher deux ennemis de toujours, l'Angleterre et la Russie, en menaçant systématiquement la première sur les deux points où elle était le plus sensible : la suprématie des mers, et la route des Indes. La Triple Entente, qui supposait l'abandon des détroits à la Russie, fût toujours demeurée impossible sans la politique navale de Guillaume II et sans la poussée vers le Golfe Persique par-dessus les Balkans et Constantinople. Comment Berlin n'a pas compris qu'une si violente provocation devait de toute nécessité, en cas de guerre, ranger l'Angleterre parmi ses adversaires, voilà qui ne fait pas honneur à la perspicacité de ses hommes d'Etat.

Il n'est pas douteux pour tout homme capable de pensée que la seule base d'une paix solide et durable en Europe soit l'entente et la collaboration de la France et de l'Allemagne. Tout traité de paix entre ces deux pays devrait avoir pour premier objet de rendre possible la réconciliation entre les deux peuples. C'est la raison pour laquelle j'ai dès le premier jour condamné le traité de Versailles ; mais celui-ci ne fut pas le premier coupable : il avait été précédé par le traité de Francfort, qui commit exactement la même erreur. En arrachant l'Alsace à la France, il rendait impossible un rapprochement franco-allemand qui, sans cela, eût été relativement aisé.

Quel a été, dans la détermination des événements qui ont conduit à la guerre, le rôle des individus ? Car il est bien entendu que les peuples

n'ont rien su, rien vu, rien voulu, sinon vivre et travailler en paix. Lorsqu'on parle de responsabilités, il ne peut s'agir que de responsabilités individuelles. Celle de Bismarck est engagée par le traité de Francfort; celle de Guillaume II par l'allure provocante de son impérialisme, mais de façon bien plus précise par sa faiblesse vis-à-vis de l'allié austro-hongrois. Stieve insiste sur le rôle d'Iswolski et de Poincaré; quel fut-il en réalité? La correspondance que nous venons de lire montre Iswolski comme un homme vaniteux, qui se croit pour mission de réaliser le testament de Pierre-le-Grand et doit reconnaître que cette réalisation est impossible sans la guerre. Il désire donc celle-ci et il la croit inévitable. Non qu'il songe à la provoquer directement; cela ne serait pas dans l'intérêt russe; mais il compte sur l'adversaire pour trébucher un jour ou l'autre sur une embûche balkanique. Croyant à la guerre, et la désirant, il s'y prépare de son mieux et pour cela cherche à s'assurer l'étroite collaboration de l'allié français. Il ne s'embarrasse pas de scrupules, et reconnaissant combien peu le peuple français est enclin au conflit armé, il use de tous les moyens, même les plus honteux, comme la corruption de la presse, pour peser sur l'opinion française et y créer un courant favorable à la guerre.

Il trouve en Poincaré le complice dont il avait besoin, mais le cas de Poincaré est tout autre que le sien. Je n'aime pas Poincaré et ne suis pas suspect de partialité pour lui; j'affirme d'autant plus hautement que je place cet homme sur un tout autre niveau qu'Iswolski. Poincaré, patriote lorrain, était en réalité disqualifié pour mener les destinées de son pays par sa haine aveugle de l'Allemagne. Mais le sentiment qui l'emportait chez lui sur tous les autres, c'était la peur de l'Allemagne. Il croyait à la menace allemande, de toute la force de sa conviction, et il en avait peur. Croyant à la guerre, il s'y préparait avec passion, ce qui le jetait sans défense aux bras d'Iswolski, lequel voulait la guerre et n'en avait pas peur. Or, se préparer à la guerre dans cet esprit est presque aussi dangereux que la vouloir.

Vis-à-vis de l'Angleterre, le Français et le Russe avaient tout naturellement la même attitude: ils cherchaient à s'assurer sa coopération en cas de conflit. Poincaré servit donc de toutes ses forces la cause du rapprochement anglo-russe, alors qu'il consolidait de son mieux les liens noués par Edouard VII.

Et l'encerclement se poursuit, conçu comme purement défensif du côté français et anglais, destiné à contenir la menace des empires centraux, mais considéré de Berlin comme une offense et une mesure agressive.

Seulement, il est un facteur que Stieve laisse complètement dans l'ombre : c'est le rôle de l'Autriche-Hongrie. Celle-ci fut toujours, cependant, le point critique de tout le système. L'Allemagne pouvait encore répondre à peu près de la paix tant que celle-ci ne dépendait que d'elle-même ; et c'est pourquoi Bismarck, aussi longtemps qu'il dirigea les destinées de l'Empire, refusa toujours obstinément de souscrire à une alliance susceptible de l'entraîner dans un conflit avec la Russie à propos des Balkans. Il opposa son veto catégorique à toutes les tentatives de Vienne pour modifier l'alliance dans le sens d'une extension du *casus foederis*.

Le dernier livre de Heinrich Kanner nous apprend que les successeurs de Bismarck ne montrèrent pas la même fermeté. Il résulte des mémoires de Conrad von Hoetzendorf qu'en 1909 une convention militaire fut conclue entre Vienne et Berlin qui modifiait le *casus foederis* sur un point essentiel, si bien que désormais Berlin était à la merci d'une complication balkanique entraînant un conflit russo-autrichien. La catastrophe devenait inévitable, car si l'Allemagne avait de bonnes raisons de désirer la paix, l'Autriche-Hongrie sur le point de se désagréger, acculée aux mesures désespérées, ne voyait plus d'autre planche de salut que la guerre et devait fatalement la faire à la première occasion favorable.

C'est là la plus grave omission de Stieve. Si Iswolski voulait la guerre, il y avait à Vienne un homme qui ne la voulait pas moins ardemment : le propre chef d'état-major général de François-Joseph. Ces deux volontés semblables ne pouvaient manquer de se rencontrer un jour ou l'autre, et ce jour fut celui de l'attentat de Serajewo. Les mémoires de Conrad montrent ce militaire poussant constamment à la guerre et n'ayant de cesse qu'il ait réussi à compromettre l'allié de Berlin. On ne peut, en bonne justice, faire état de la volonté de guerre d'Iswolski sans tenir compte de la volonté de guerre de Conrad.

*

Nous avons reçu encore le second volume de la publication entreprise par MM. H. Dorn (Berlin), H. Kraus (Kœnigsberg), A. Mendelssohn-Bartholdy (Hambourg), Th. Niemeyer (Kiel), J. Partsch (Berlin), G. Rœdiger (Berlin), et E. Rosenbaum (Hambourg) sous le titre *Archiv der Friedensverträge*¹⁾. C'est un très gros in-quarto de 650 pages, bourré de documents puisés aux sources les plus diverses et méthodiquement ordonnés.

¹⁾ Chez Bensheimer, Mannheim.

Le plus intéressant, celui qui donne le ton au volume entier, est l'avant-projet français du traité de Versailles, rédigé par le ministre Klotz et qui date de mars 1919. L'étude de ce projet est de la plume du Dr. Partsch, qui vient de mourir. Elle remplit à elle seule 163 pages. Le texte primitif est reproduit, et le commentateur montre quelles sont les parties du projet qui ont passé sans modification dans le traité, quelles sont celles qui en ont été exclues, quelles sont celles enfin qui y sont entrées sous forme amendée.

Ce qui est surtout intéressant, c'est de constater que les organes chargés d'appliquer le traité se sont souvent inspirés de l'esprit de l'avant-projet français et en ont même appliqué parfois certaines dispositions que le conseil suprême avait à dessein supprimées, les rétablissant tacitement par un acte d'interprétation qui bafouait l'intention des rédacteurs. Plusieurs décisions rapportées dans ce second volume tendent à prouver que le traité rédigé en commun par les Alliés a été fréquemment interprété dans un sens purement français.